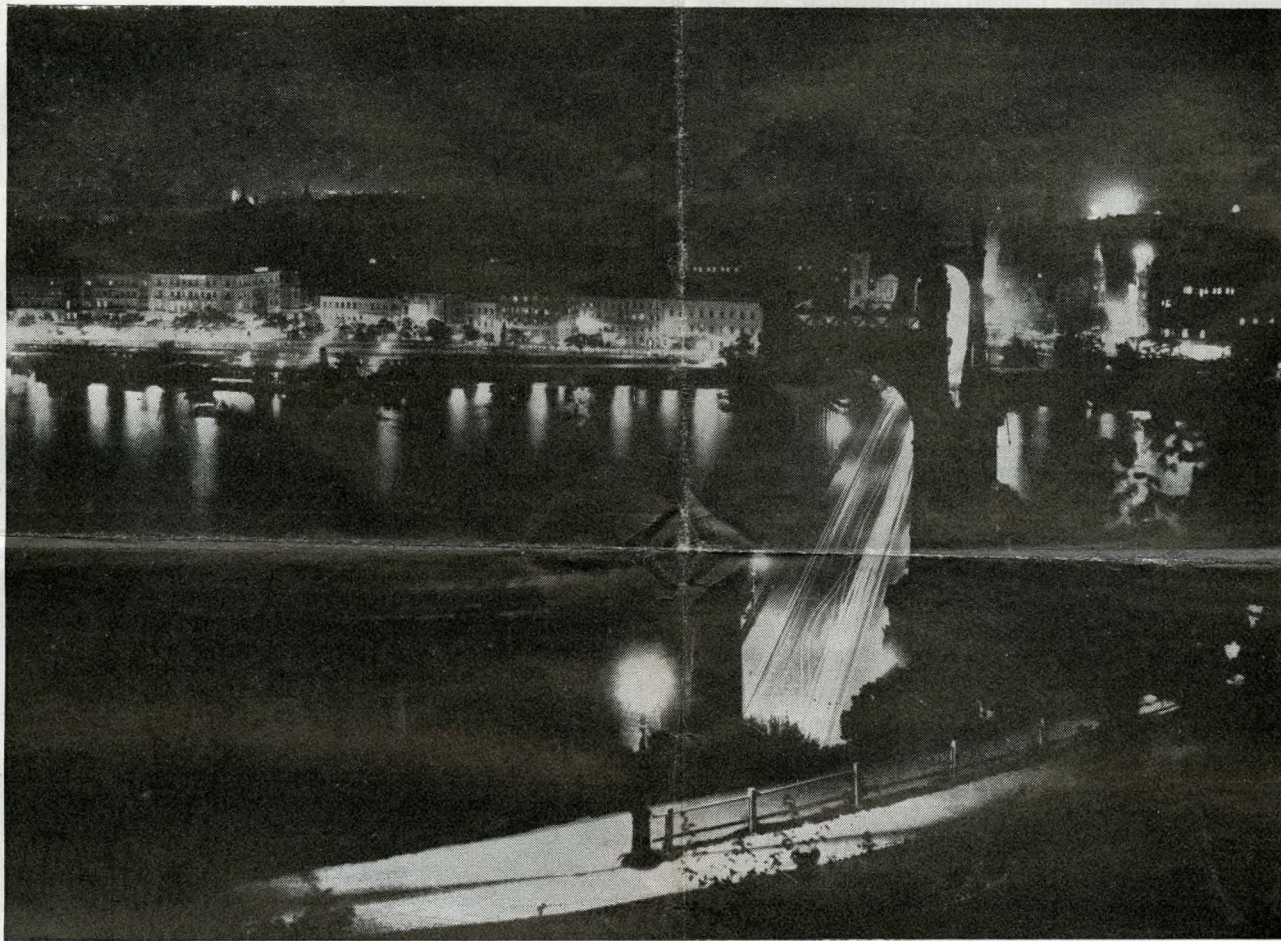


ju.



BUDAPEST LA NUIT

(W.W.)

DERNIERS PLAISIRS DE BUDAPEST

par PAUL MANNONI

Au centre de ce pays orgueilleux, excessif et exalté, qui se flatte de ses anciennes coutumes, entre autres de celle-ci : on enterrait ensemble le cavalier et son cheval ; mais seulement à la mort du cavalier...

Budapest, la capitale, superbe dans la misère, essaie de mettre sa détresse en musique.

Sous le pont Elisabeth, le Duna, le vieux Danube sale, lui, se la coule douce, écoute, indifférent, la valse célèbre qu'on joue sur la terrasse du palace Szent Guellert, et qui ne lui ressemble pas. Toute proche, une colline envoie des odeurs de magnolias vers les nobles ruinés. Ils dînent ma-

gnifiquement en préparant trois jours de diète et s'offrent pour trois « pengoes » l'illusion de l'opulence. C'est l'heure de Budapest, l'heure où la ville croit encore vivre, où elle verse au fleuve le seul or qui lui reste, celui de ses lumières. Un violoniste de l'orchestre vient promener parmi les tables une interminable czardas. Je pense qu'il mourra, un soir, de langueur musicale, d'aimer trop ce qu'il joue. Et ses frères, comme lui, derniers romantiques qui ont appris au fond de la « pustza » de la plaine hongroise les secrets terribles de la nécromancie, mais vident en public leur âme généreuse dans un violon.

833

Ma bouche a déjà pris au paprika l'étrange sensualité de Budapest, car l'air de la ville est comme corsé au poivre odorant. En le respirant, on comprend l'attirance perfide et douce des femmes de ce pays, le regret du passé qu'elles ont dans les yeux tout en gardant sur leurs lèvres le goût du présent. On devine la tragédie de la Hongrie, qui se joue dans un décor d'opéra wagnérien.

Je suis des yeux la naissance des lumières du Palais Royal, à la citadelle et au Bastion des pêcheurs, blafard sous leurs projecteurs. On attend qu'une chevauchée parte de cette leur diffuse.

Mais le maître d'hôtel, incliné, essaie son français : « Courgette farcie sauce fenouil pour calmer paprika ». Derrière les balustres de la terrasse une vie secrète, clandestine, anime la colline, l'émeut physiquement. Quelque chose de coupable flotte dans cette nuit, près du Danube paternel, dans les fleurs qui poussent au gré de la terre. La lune s'est posée juste sur le crâne d'une statue, le monument de Szent Guellert (Saint Gérard), qui commémore le départ du trajet cruel que dut suivre le vénérable saint. Dans un tonneau traversé de pointes, il dévala la côte jusqu'en bas. Et les 500 chambres et les 500 salles de bains du palace où je dîne situent le point d'arrivée du martyr, au milieu des choses humaines.

Pest s'étale, mangée par l'électricité, au coude du Danube. Là finissent, dans l'eau lourde, beaucoup de ruines.

Buda vient d'allumer ses fanaux, dans les arbres, les fanaux du passé magyar. Je me perds dans deux ou trois rues rêveuses de la vieille ville, où se cachent des jardins avec des girandoles, du tokaji âpre, des femmes brunes aux yeux très clairs. Dans l'un d'eux : Budai-Vigado bat le cœur nocturne de Budapest, un cœur débordant de mélodies.

Le monsieur du vestiaire n'est pas un personnage négligeable malgré son col en celluloïd. Il est graphologue. Contre deux pengoes, il lit dans mon écriture : Vous êtes Français, versatile, inconstant, polygame, érotique et vous professez une doctrine de l'amour proche de « l'art pour l'art ». Sans qu'il puisse s'expliquer sur ces derniers mots.

Le chef d'orchestre tzigane dédie à qui veut des airs paysans, une musique crispée, brutale, qui tout d'un coup s'alanguit et sombre pour revivre frénétiquement. Dans le fond du jardin, un jeune homme rit, très libre, et boit de la bière : le fils du régent Horthy. Une femme, près de moi, belle, sourit mollement en mangeant du fromage avec des radis et du pain au cumin. Elle sait le français. Elle en profite et j'entends à peine, à travers une spasmodique « Vie de bohème » tout en tangages et en roulis, ses questions, très rapides : « Connaissez-vous Annabella ? Elle est ici pour tourner un film. Et Jean Giraudoux ? Et M. Chiappe ? » Un tel éclectisme a de quoi m'étonner. Je vais répondre quand elle part, me laissant dans la main un bâton de rouge allemand, en souvenir. Le lendemain, je la rencontre au milieu des vagues artificielles de la piscine Szent Guellert. Elle est distante, comme toutes les femmes, en dehors de la nuit, et le garçon de cabines me dit, en écartant les doigts de sa main pour l'évaluer : « Cinq pengoes, pas plus. »

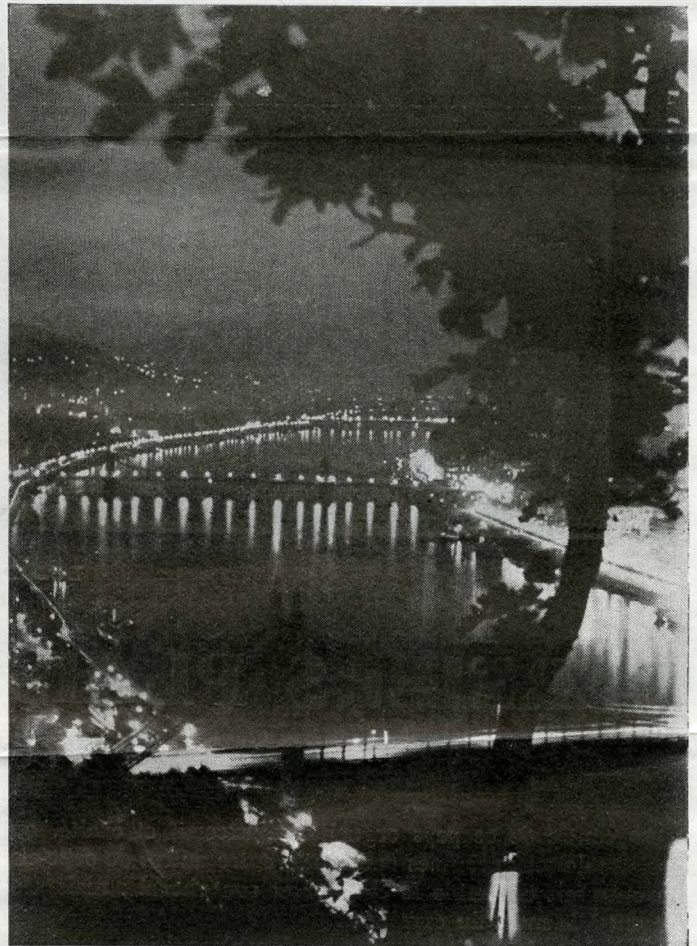
Une déesse pour cinq pengoes, et qui a lu Giraudoux !

A l'île Sainte-Marguerite, Margi-Tziget, au milieu du Danube, on dansait la nuit pendant l'été. Il reste à peu près le même nombre de clients que de dancings, et le vent humide tourne souvent tout seul sur la piste de bois.

Les music-halls doivent éteindre aussi, l'un après l'autre, leur feu dans la nuit de Pest. Au « Papagāi » (Perroquet), des Français et des Allemands invitent à boire des Hongroises qui pensent accomplir ainsi tous les soirs un sacrifice propitiatoire et sauver leur pays. Au Moulin-Rouge, l'attraction est un Monsieur qui parle à un ami du traité de Trianon. Au café New-York, au Tabarin, à l'Oiseau-Bleu, des ombres passent, souvenirs des nuits d'orgie au tokaji et au champagne, des départs sur le Danube dans le matin commençant, avec des filles ardentes à califourchon sur les épaules.

Les lumières clignent. Elles ont sommeil. Les flèches gothiques du Parlement accrochent le brouillard qui monte du fleuve pour annoncer la vraie nuit. Le Varosliget, le bois de la ville, se ferme aux amants. L'ombre de la colline Szent Guellert devient de plus en plus coupable. Budapest, à minuit, malgré sa frénésie d'oubli, a cessé de vivre. Mais la pensée nationale veille : Devant le monument qui symbolise la mutilation du pays, quatre statues des quatre provinces perdues, les derniers buveurs de bière attardés au café « Spolarich » passent en se signant.

PAUL MANNONI.



BUDAPEST LA NUIT

SI CE NUMÉRO VOUS A INTÉRESSÉ, ABONNEZ-VOUS AU " CRAPOUILLOT "